



Allemagne 2014

La DILA

Le travail contre nature

DIALOGUES - DIFFÉRENCES - DEMAIN



JE SUIS
CHARLIE

LE TRAVAIL CONTRE NATURE

En introduction, Jean-François Knepper rappelle que Michel Forestier a été auditeur de la 25^e session nationale. Il était alors directeur de l'Aract Champagne-Ardenne. Il l'invite à présenter l'essai de philosophie qu'il vient de publier et qu'il a intitulé *Le travail contre nature*.

Michel Forestier indique d'abord que cette publication est l'aboutissement d'une réflexion commencée 10 ans plus tôt. Ingénieur agronome de formation, il a repris en 2003, par correspondance, des études de philosophie qu'il avait laissées au stade la licence. Il a choisi le travail comme thème de son mémoire de maîtrise, qui est une des grandes notions de philosophie, mais qu'il avait aussi, pour des raisons professionnelles, sous les yeux tous les jours. C'est un sujet qu'il a ensuite conservé en master, puis en thèse qu'il a soutenue fin 2009 (*Enquête sur la vie au travail. Essai de philosophie anthropologique*).

Il a souhaité reprendre cette thèse qu'il trouvait mal « fagotée » et trop académique – elle contenait néanmoins des réflexions qui lui paraissaient intéressantes de publier – en corrigeant les principaux défauts et en la complétant. Cela a donné *Le travail contre nature. Essai de philosophie anthropologique*, paru en juin 2014. En janvier de cette année, il a également ouvert sur la toile un bloc-notes : www.penserletravailautrement.fr qui lui permet d'être son propre éditeur et de publier régulièrement des textes de philosophie du travail, tout en s'adressant à un large public.

L'ouvrage ayant été rédigé à partir des recherches de sa thèse, il a pris des décisions d'écriture en cohérence avec cet objectif, car le public visé n'était plus du tout le même. Ainsi, il n'a pas cherché à construire un discours continu, le travail étant un sujet trop complexe pour se prêter à une telle rationalisation, mais des articles d'une dizaine de pages, autonomes, se renvoyant les uns aux autres, rangés dans 4 chapitres thématiques. Il a également intégré beaucoup d'illustrations avec un commentaire permettant de souligner un point du texte ou de le compléter, voir d'ouvrir de nouvelles perspectives, ces illustrations pouvant renvoyer à des époques et des civilisations humaines très différentes.

Il présente ensuite les 4 parties de son essai qui correspondent à différents registres de la philosophie. Le premier chapitre s'intitule « Le travail dans tous ses éclats ». Il vise à répondre à une question traditionnelle de la philosophie : « Qu'est-ce que le travail ? ». Une question beaucoup plus complexe qu'elle n'en a l'air, car le travail est une notion polysémique dont tout le monde a pourtant une compréhension immédiate. A partir d'exemples simples, tirés de son essai, il montre que, parler du travail, s'est s'exposer à bien des malentendus. Il indique ensuite quelles décisions méthodologiques il a prises au sujet de cette notion, afin de délimiter clairement le champ de sa réflexion :

- le travail n'est qu'humain. Tout le reste (animal, machine, Dieu) travaille peut-être, mais dans un sens métaphorique,



Michel Forestier (à gauche) et Jean-François Knepper, le 25 novembre 2014, lors du dîner-débat à Paris

- le travail est un attribut de l'espèce humaine qui lui a permis de conquérir tous les biotopes de la planète. Il n'y a donc pas lieu de se limiter dans une réflexion philosophique, à la forme culturelle qu'il a prise aujourd'hui,
- on peut travailler sans être payé, ni vendre quoique ce soit. Cela permet d'intégrer dans la réflexion le travail domestique ou le travail bénévole et leur redonner toute leur dignité.

Le deuxième chapitre s'intitule : « le travail, boule tango de nos valeurs ». Il précise qu'au début de sa réflexion, il avait complètement ignoré cet aspect et qu'il s'est imposé à lui, au fur et à mesure de l'avancée de ses réflexions. Il montre alors en égrenant les thèmes des articles qui composent cette partie combien la question des valeurs est indissociable de la question du travail. C'est d'ailleurs ce qui le rend difficile à traiter, précise-t-il : le travail, c'est un « objet » chaud qui fait monter les passions. Il relève que la question de la rémunération pose évidemment celle de la valeur du travail. Mais c'est aussi la question des valeurs qui est sous-jacente lorsqu'on compare le travail au loisir ou aux vacances, valorisant ou dévalorisant l'un ou l'autre ou lorsqu'on considère que le métier d'ingénieur vaut plus que celui d'éboueur, ou lorsqu'on évalue sa vie au travail en fonction de la reconnaissance qu'on en obtient ou la sécurité avec laquelle on l'exerce.

Le troisième chapitre s'intitule « Les mutations du travail et leurs dépendances ». Il souligne l'importance de cette partie qui est une sorte de diagnostic anthropologique, avec deux articles clés :

- « travail et nature, mutations conjointes », qui montre comment les deux grandes révolutions du travail ont modifié en même

temps notre rapport à la nature : la révolution néolithique avec l'apparition de l'agriculture et de l'élevage, et la révolution industrielle avec l'apparition du moteur thermique et son utilisation comme force surhumaine dans les processus productifs,

- « la nature cachée du travail ou le grand renversement ». Il y distingue le travail naturant qui nous nourrit et édifie le monde matériel qui est le nôtre et le travail socialisant (celui de la médecine, la police, la coiffure, l'enseignement...) dont le destinataire est l'homme, en tant qu'individu ou comme groupe. Mais alors que nous posons une main de plus en plus lourde sur la planète, le travail naturant occupe de moins en moins de gens et nous est de plus en plus caché. Le grand renversement, c'est que le travail, qui est une force de vie pour notre espèce, se transforme sous nos yeux en une force non pas de mort, mais de mise en péril de l'espèce.

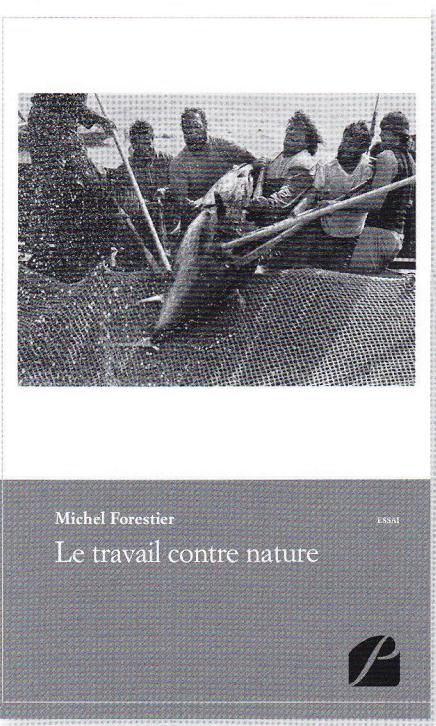
Les articles qui suivent sont consacrés aux déterminants de ces mutations : la division du travail, la subordination du travailleur, la technique, le productivisme, etc.

Le quatrième chapitre « Pour une civilisation de la nature habitée » s'inscrit dans le registre de la philosophie de l'action, constitué de ses deux piliers, l'éthique et la politique. Michel Forestier présente cette partie sous l'angle des questions auxquelles les différents articles cherchent à répondre. Il rappelle qu'en philosophie, souvent les questions sont plus importantes que les réponses.

- Quelle relation entretiennent les conditions de travail avec le jugement sur la qualité de vie au travail ?
- Dans une relation hiérarchique entre un supérieur et son subordonné ; quelle est l'éthique qui prévaut au quotidien ? Quels problèmes cela pose ?
- A quelles conditions une éthique écologique du travail serait-elle possible ?
- Autour de quels enjeux et de quelles confrontations s'est constituée la politique française du travail ? Quelle évolution de la conception de l'entreprise et des rapports sociaux cette histoire manifeste-t-elle ?
- Comment peut-on faire vivre un dialogue social authentique au sein d'une relation de dépendance et de subordination ?
- Que serait une politique écologique du travail ?

Après cette présentation, Michel Forestier propose que s'ouvre le débat. Les questions ont été nombreuses, portant :

- sur la question écologique : la décroissance est-elle une condition de pérennité de notre espèce ? Ne faut-il pas entrer



« *Le travail contre nature* »,
de Michel Forestier,
Editions du
Panthéon, 2014.

dans l'ère des déchets ? Tous nos gouvernements cherchent en vain à retrouver la croissance. Ne va-t-il pas falloir repenser autrement le travail ? Le travail créatif est aussi une caractéristique de notre espèce. Pourquoi ce travail créatif ne permettrait-il pas de découvrir des moyens de traiter des déchets, de trouver de nouvelles sources d'énergie ?

- sur la définition du travail : un robot travaille-t-il ? La généralisation du salariat ne facilite-t-elle pas la définition du travail ? Le travail socialisant l'est-il tant que cela ?
- sur les causes de la situation actuelle : n'est-ce pas la consommation plutôt que le travail qui est un problème ? Le progrès technique n'est-il pas aussi un moyen de consommer moins d'énergie ? Les sciences économiques sont au premier plan. Ne vaudrait-il pas mieux qu'elles passent au second, derrière les sciences « dures » (mathématiques, physique, chimie, biologie) ?

Trop nombreuses, mais en soi intéressantes, Michel Forestier fournit quelques précisions à certaines d'entre elles. Le temps n'étant pas extensible, Jean-François Knepper remercie Michel Forestier et propose que les échanges se poursuivent autour du buffet.

Carole Sifflet-Curie (18^e)
René Nannoni (3^e)